

A peine la *Magicienne*, élégante frégate française, avait-elle laissé notre fleuve, encore toute étonnée d'avoir contempné sur ses rives le drapeau tricolore, que nous nous préparions à fêter le deuxième centenaire de l'érection du siège épiscopal de Québec.

Le spectacle eut quelque chose de la vision.

Ce fut féérique dans la plus belle acception du mot.

Il y avait dans la ville une foule immense, venue de toutes les directions.

Chacun tenait à offrir le tribut de sa présence à ce rendez-vous des esprits et des âmes au pied du Créateur, unanimement confondus dans des sentiments de reconnaissance et d'amour.

On sentait, sous des magnificences princières, battre le cœur d'un peuple qui a puisé aux sources fécondes du christianisme cette énergie et cette persévérance dans la vertu qui le distinguent parmi tous les autres.

Plusieurs évêques des Etats-Unis, dont les prédécesseurs relevaient naguère du siège de Québec, avaient bien voulu ajouter l'éclat de leur présence à ces agapes spirituelles.

Ils étaient là, espérons-le, comme le gage du retour de ce grand pays à la foi de St. Paul, tombant de cheval, à Damas.

En somme, s'il y a eu lutte, dans ces fêtes, entre la ville de Montréal et celle de Québec, on peut dire que la lutte a été belle, cordiale, vraie lutte de sœurs, où l'amour du pays et de la religion brillaient au premier rang.

Je disais donc que Québec semblerait se reposer de ces pures et vivifiantes émotions, qui portent à son cœur de métropole un juste sentiment d'orgueil et mille aspirations vers le bien. Tout y est paisible et silencieux.

Le commerce seul, relève la tête et remplit l'air de sa clameur.

A toute heure du jour l'on voit passer dans nos rues de longues files de voitures, lourdement chargées de provisions. Ce sont les signes précurseurs de l'hiver qui s'avance, emboitant le pas derrière l'automne.

Mais c'est à la basse-ville, surtout, qu'il faut descendre.

Il y a là un va-et-vient général.

La foule y règne en maîtresse; vous êtes sa créature.

Aussi, dès l'instant où vous tombez dans ses filets, impossible de saluer vos connaissances.

Vous n'avez pas trop d'opérer une trouée dans cette masse vivante, osseuse, dont les angles se manifestent parfois trop éloquentement à vos membres moulus et endoloris.

L'un vous broie le pied; l'autre macule votre pardessus; la boue, qui rejailit, pose des virgules sur votre faux col blanc comme la neige, pendant que celui-là travaille, comme s'il était payé, à souiller vos bottes, luisantes ce matin comme un miroir, et maintenant si sales, si croûtées qu'elles vous feraient rougir, si l'on pouvait rougir quand on est blanc de colère.

Tout à coup un cri aigu, perçant, ébranle la calotte des cieux.

Au milieu de la rue, les guides enroulées autour du poignet, vous apercevez un charretier, essayant de conduire son cheval à travers ce dédale, qui se meut et n'avance pas.

Les roues de sa monture sont comme engrenées.

Alors le pauvre homme, serré comme dans un étau, pousse ce cri qui vous glace d'épouvante, entre en lui-même et reconnaît que souvent l'on a bien tort de dire que tout va comme sur des roulettes!

Et au dessus de ce vacarme assourdissant, de cette mer bouillonnante où se débattent tant d'intérêts rivaux, le dieu du commerce semble planer majestueusement, avec sa bourse et ses louis d'or, sérieux comme un chiffre, arrogant comme un protégé de billet, laissant quelquefois errer sur ses lèvres de cuivre un sourire de créancier rencontrant son débiteur.

Carthage l'emporte sur Athènes.

Chacun préfère la rudesse mathématique de la Halle aux douceurs du capitole.

Et, ma foi, il n'y a pas de mal à cela.

En effet, pourquoi blâmer celui qui, après un été de dur labeur, s'en vient à la ville, afin de se prémunir contre les rigueurs de la saison qui s'avance.

Qu'il soit marchand, notaire, laboureur, ou charbonnier, c'est son droit.

Libre à lui d'aspirer à se faire un hiver paisible, exempt de soucis et d'inquiétudes, avec une table copieusement servie, un bon poêle bien chauffé, afin de passer gaiement les jours de grandes réjouissances.

Qui n'aime pas, par exemple, à saluer le nouvel an, à souhaiter bienvenue au poupon rose qui là-bas se démène dans son berceau d'osier, à chômer un anniversaire remarquable?

Et qui sait si, à la saison prochaine, aux premières neiges peut-être, on ne mariera pas la fille de la maison, cette perle du village, dont le regard, aussi limpide que l'eau des fontaines, a fait bien des fois pleurer plus d'un soupirant..... et combien d'autres à qui elle a fait prendre le chemin des Etats-Unis, sans songer, l'inflexible, qu'elle se faisait, par là même, complice d'une émigration qui nous ronge le cœur!.....

Mais n'allez pas croire, pour cela, que notre existence s'écoule toujours ainsi.

Vous auriez tort de le penser.

Et, si vous en voulez la preuve, descendez avec moi à St. Roch, ce faubourg resté français dans ses mœurs, sa langue et ses manières, asile d'une population probe jusqu'à la vertu.

Entrons ensemble dans cette demeure propre et simple, où l'on goutte le bonheur dans une parfaite aisance.

Voyez autour d'une table ce groupe animé, ces physionomies ouvertes et franches, entendez ces voix où vibrent l'émotion d'une colère contenue, pour faire place ensuite à un silence profond, recueilli.

On parle de Lépine, de Lépine condamné à mort, et cependant si bien défendu par Chapleau.

L'épouse est là, en arrière, doucement appuyée sur l'épaule de sa fille aînée. Elles écoutent, attentives, ce récit qui les fait trembler.

Le plus instruit du groupe relate tous les détails du procès. On raisonne, on argumente, on voudrait, s'il était possible, signer de son sang, le recours en grâce.

Mais la fatalité est là, c'est-à-dire la corde et l'échafaud, pesant sur ces consciences avec toutes les horreurs de la réalité.

Il y a dans ce groupe, sur ces figures, au sein de cette maison, quelque chose d'attendrissant et de sublime à la fois.

Tout à coup dix heures sonnent; il faut se retirer. Mais ce n'est pas sans une peine, mêlée d'espérance, que l'on se presse la main.

Qui sait? peut-être que demain Lépine sera gracié

Et c'est ainsi partout; partout l'on veut le pardon de Lépine, de Lépine innocent.....

Qu'il sera beau le jour où l'Exécutif fera tomber des mains de cette vaillante population les chaînes si lourdes de la servitude!

Ce grand coup retentira délicieusement dans tous les cœurs. Et alors, spontanément, un grand cri de reconnaissance montera de la poitrine soulagée du peuple Canadien, vers les hommes assez nobles pour accomplir ce bel acte de justice.

Confiant dans la clémence de l'autorité fédérale, laissons-lui le soin de résoudre cette question si chère à la patrie désolée, et permettez que je vous entretienne d'un mouvement qui excite au plus haut point notre population, d'ordinaire si paisible, mais maintenant jalouse, elle aussi, d'entrer, à pleines voiles dans les voies fortunées de l'aisance et du bien-être.

Vous savez ou vous ne savez pas que l'on se propose, ici, de construire un chemin de fer jusqu'au lac St. Jean.

Plusieurs fois déjà, le gouvernement local a fait faire des excursions, des reconnaissances générales, afin d'obtenir une appréciation juste et équitable de la valeur des contrées, sauvages et incultes, qui y conduisent.

Il a même ordonné et fait accomplir des travaux considérables, lesquels aideront efficacement à l'exécution du projet dont je parle.

Différents rapports, plus ou moins favorables, d'arpenteurs nommés à cet effet, n'ont pas peu contribué à entretenir chez nous l'espoir de sa réalisation complète.

Vous dire l'effet immense, incalculable, que cela produirait sur le commerce, l'industrie et les manufactures à Québec, serait impossible.

Sachez qu'il y a là-bas, au lac St. Jean, des greniers complets de provisions: blé, orge et autres céréales; tout cela condamné à ne rien produire, à ne rapporter presque aucun profit, faute d'une voie de communication par où s'opérerait l'écoulement régulier de toutes ces belles productions, fruits d'une culture économique.

Il y a là des cultivateurs coulant des jours de gêne et de noires inquiétudes, entre des sacs de blés, devant des granges bourrées de provisions.

Et sur le chemin qui conduit à ces campagnes, stériles dans leur fécondité, si l'on peut parler ainsi, vous apercevez de magnifiques forêts, où croissent des bois immenses et de qualité supérieure.

Ils sont là, fiers, pour ainsi dire de leur sauvage demeure, défiant la hache du colon qui ne peut les atteindre.

Et quand vous voyez toutes ces richesses, accumulées comme à plaisir par la nature féconde et pleine de sève, vous vous prenez tout naturellement à penser aux vaillants et nobles charpentiers, là-bas inactifs, gagnant à peine le pain nécessaire à l'existence de leurs familles, pendant qu'à vingt lieues, à leur porte, gisent sur le sol ou croissent vers le ciel des bois que leur industrie savaient si bien naguère transformer en beaux et superbes navires, allant porter la réputation de l'ouvrier canadien jusqu'aux dernières limites du monde.

Si vous saviez comme nous serions heureux, nous autres habitants de St. Roch et de St. Sauveur, de saluer soudain le succès d'une entreprise aussi louable et aussi patriotique.

Je dois, en justice, mentionner ici particulièrement le nom d'un citoyen distingué, qui a mis sans crainte la main à la roue, en vrai homme de cœur qu'il est, certain d'avance que le succès répondra infailliblement au courage et à l'énergie.

Cet homme c'est M. Baby, député à la chambre locale pour Chicoutimi.

Il a fait une étude spéciale, sérieuse de la question. Et l'expérience, donnant la main à l'avenir, démontrera que les vues de ce monsieur, à ce sujet, sont pratiques dans tout: l'acception du mot.

Pendant qu'un bon nombre d'hommes intelligents agissent dans ce sens, les travaux du chemin de fer du Nord se poursuivent avec activité.

Toutes ces choses, avec le bassin de radoub devant la ville, le pont suspendu, projeté par le Grand-Tronc au Cap-Rouge, feront de Québec le plus bel entrepôt du monde entier.

Que Dieu fasse qu'il en soit ainsi.

Sur ce, je vous presse la main et ne vous dis pas adieu.

PHILÉAS HUOT.

St. Roch de Québec, 6 Nov. 1874.

Conférence de M. J. B. Cloutier à l'École Normale-Laval.

M. le Président et Messieurs,

Depuis quelques années, on a diversement écrit sur notre système d'enseignement. Des hommes haut placés dans l'opinion publique, tant par leur position sociale que par leur capacité, ont traité la question à différents points de vue; les uns ont attaqué la loi d'éducation avec violence, d'autres l'ont défendue avec autant de zèle que de succès; d'autres enfin l'ont étudiée au point de vue du progrès. Parmi ces derniers, je puis citer particulièrement M. le Dr. Larue, professeur à l'Université-Laval, le rédacteur du *Naturaliste* et M. Richard, député de Mégantic. Le premier, M. Larue, a prouvé par son travail qu'il possède un esprit éminemment pratique: il est entré dans les détails les plus minutieux sur l'enseignement des différentes branches d'instruction; en le lisant, on serait tenté de croire que le savant docteur a passé sa vie au milieu des enfants, tant il parle en connaissance de cause. Toutes les idées qu'il émet sur cette matière sont claires, lucides, concises. On remarque, comme toujours, dans les judicieuses suggestions du distingué rédacteur du *Naturaliste*, l'homme entièrement à la hauteur de la question qu'il traite. L'écrit de M. Richard mérite aussi les plus grands éloges.

Je regrette cependant que des hommes si bien disposés, qui ont manifesté d'une manière si intelligente le haut intérêt qu'ils portent à la cause si grande et si patriotique de l'instruction du peuple, je regrette, dis-je, qu'ils aient laissé dans leurs écrits une lacune importante. En effet, on s'est occupé des meilleures dispositions à prendre pour mieux enseigner la grammaire, l'arithmétique, l'histoire, la géographie, etc., des moyens à adopter pour donner à la jeunesse le goût de la lecture; mais on a complètement oublié de parler du sort de l'instituteur, on n'a suggéré aucune mesure propre à améliorer sa position. C'est afin de combler cette importante lacune que je viens aujourd'hui, dans l'intérêt de la classe enseignante, m'occuper de la question qu'il traite.

Je ne crains pas d'être taxé d'exagération en disant que la position de l'instituteur est difficile. En effet, dès le début de

sa carrière, il est obligé de laisser sa famille, ses amis, ses connaissances pour aller se réloger dans une paroisse éloignée, au milieu d'une population inconnue et souvent hostile, disposée à toujours le critiquer, à interpréter désavantageusement toutes ses démarches, toutes ses actions même les plus louables. A cette époque de la vie où le cœur du jeune homme a tant besoin d'expansion, il ne lui est pas même permis d'avoir un ami à qui il puisse confier ses peines, ses inquiétudes, ses chagrins. Et l'avenir? Ah! l'avenir! c'est une lettre morte pour l'instituteur. Son jeune voisin avec lequel il a appris à lire à l'école élémentaire de son village, a laissé le toit paternel en même temps que lui: l'un a suivi un cours brillant à l'école normale, l'autre n'a appris qu'un simple métier, et cependant ce dernier est maintenant en position; il a de l'emploi dans une boutique importante, gague un salaire respectable et forme déjà des projets d'avenir. Avec de la santé, du travail et de l'économie, il est certain d'arriver; quelques années encore, et il pourra ouvrir à son compte un établissement qui lui permettra de faire des économies pour ses vieux jours. Mais l'instituteur, sur quoi peut-il compter? quels projets d'avenir peut-il former? Si aujourd'hui, dans la force de l'âge et de l'intelligence, il gagne un salaire dont se contenterait à peine un ouvrier, que sera-ce donc quand il sera devenu vieux? quand sa santé sera usée par le travail, ses facultés intellectuelles fatiguées, son énergie émoussée par les difficultés sans nombre qu'il aura rencontrées, par toutes les avanies dont il aura été abreuvé?

Il a appris à l'école normale que sa mission est un véritable sacerdoce, qu'il se doit tout entier à ses élèves, qu'il ne doit vivre, pour ainsi dire, que pour eux; que les fonctions qu'il exerce sont de la plus haute importance, et que la manière dont il s'en acquittera pèsera d'un poids immense sur les destinées de son pays.

Fort de ces principes, animé du désir de faire du bien aux autres, il a accepté avec courage sa noble et difficile mission. Aussi, éprouve-t-il tout d'abord un certain contentement, une certaine jouissance. Le zèle qu'il déploie, les aptitudes qu'il manifeste, font prendre à sa classe un aspect des plus encourageants; ses élèves sont appliqués, attentifs et progressent rapidement; les contribuables et les contribuables se montrent satisfaits et lui donnent tous les jours des marques d'estime, de considération. Car il faut remarquer que les premiers et les derniers sont toujours bons princes dans les commencements. Le jeune homme se laisse d'autant plus facilement tromper par les apparences qu'il est sans expérience aucune; il croit naturellement que les choses vont toujours aller ainsi.

Il se félicite déjà d'avoir embrassé l'état d'instituteur; il n'a pas même encore songé à s'informer des causes qui ont amené le départ de son prédécesseur.

Au bout de quelques mois, il croit remarquer un certain refroidissement, et constate que le premier enthousiasme est passablement éteint. Lorsqu'il rencontre les gens, les saluts sont plus courts, les sourires moins gracieux, les poignées de mains plus rares. Il ne tarde pas à s'apercevoir qu'il y a plus que de l'indifférence à son égard, c'est presque de l'hostilité. Dans ses classes même tout est changé; ses élèves sont moins dociles, moins appliqués; les leçons sont bien moins sues, les devoirs moins soignés. Il se perd en conjectures sur les causes qui ont amené ce revirement soudain. Il a beau chercher, examiner, il ne peut découvrir en quoi il aurait pu déplaire à qui que ce soit: sa conscience ne lui reproche rien; il a le sentiment d'avoir fait son devoir.

Mais voilà qu'un beau matin, il voit arriver majestueusement M. le président des commissaires, qui a pris pour l'occasion une figure et des airs de circonstance. Il entre brusquement dans l'école, le chapeau sur la tête, et sans aucun ménagement, adresse à l'instituteur les reproches les plus amers, les plus blessants, et cela en présence de ses propres élèves. — On m'a fait des plaintes contre vous, M. l'instituteur: il paraît que vous avez des préférés dans votre école; on se plaint que vous négligez certains élèves pour en favoriser d'autres, etc. — M. le président, je regrette qu'on vous ait mal informé; tous mes élèves me sont égaux, je vous l'assure, les plus pauvres comme les plus riches; quant à la distribution de mon temps, je suis exactement en cela les enseignements que j'ai reçus à l'école normale. — Eh! que m'importe, à moi, toutes vos histoires de distribution de temps et d'école normale, on se plaint de vous, vous dis-je, et si les choses ne changent pas, vous pouvez chercher une autre position pour l'année prochaine. — Mais, monsieur, j'espère que vous ne me condamnerez pas s'en m'en, tendre, que vous écouteriez mes raisons, et je vous prouverai dans l'occasion que personne n'a rien à me reprocher. — Sachez, monsieur, que vos preuves et vos raisons valent p u d chose auprès des commissaires qui sont les maîtres, et que si vous ne voudront vous renvoyer, ils ne vous en demanderont point la permission. — Dans ce cas, j'aurai recours à un autre tribunal, je porterai ma cause devant M. l'inspecteur. — Ah! Ah! M. l'inspecteur? mais ne savez-vous pas que nous sommes au-dessus de M. l'inspecteur? nous sommes même au-dessus de M. le ministre pour ce qui concerne l'engagement des maîtres.

Après ce dialogue, fort peu courtois, M. le président disparaît, et le pauvre instituteur tout interdit, tout déconcerté, reste affaissé sous le poids du découragement; il ne peut supporter l'idée que ses services soient si mal appréciés. Il sent bien qu'avec de tels hommes il lui sera impossible d'obtenir justice. Et, pourtant, il se p'aisait bien dans la meste école qui avait été le théâtre de ses premiers succès; il était déjà fort attaché à ses élèves dont il suivait le développement et les progrès avec tant d'intérêt et d'anxiété. Il espérait passer plusieurs années à la même place. Déjà, il avait jeté les yeux sur le petit jardin attenant à l'école; il se proposait de le cultiver au printemps pour charmer ses loisirs et augmenter d'autant ses revenus; il voulait même planter des arbres au nord de sa demeure pour l'embellir. Mais tous ces beaux rêves se trouvent maintenant évanouis. Que lui reste-t-il à faire maintenant, sinon que de s'isoler encore davantage et de chercher une autre position ailleurs? Et cette nouvelle place qu'il va solliciter, lui offrira-t-elle plus de garanties? Est-ce que les difficultés qu'il rencontre aujourd'hui ne pourront pas se présenter encore? Il ne le sait pas et personne ne le sait non plus.

Eh bien! MM. c'est ainsi qu'on a vu très-souvent et qu'on voit encore tous les jours des jeunes gens intelligents, instruits, qui auraient rendu de très-grands services au pays et fait honneur à l'enseignement; c'est ainsi, dis-je, qu'on les a vus abandonner pour toujours cette carrière après un premier échec de ce genre.

A quoi peut-on attribuer cet état de chose? Les causes en sont trop nombreuses pour les énumérer ici, cela dépasserait les limites que je me suis tracées; je me contenterai d'en signaler quelques-unes.

On sait qu'il existe dans plusieurs paroisses deux partis au sujet des écoles; l'un est formé d'hommes instruits, bien pen-